

Frêne, un touriste culturel ?

Autor(en): **Kaehr, Roland**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **109 (2006)**

PDF erstellt am: **06.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-550107>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Frêne, un touriste culturel?

Roland Kaehr

*Le musée n'est pas dans la vitrine,
mais dans la tête du visiteur.*

Alexandre VIALATTE¹

Incontestablement, Frêne est un homme ouvert à toutes les sollicitations intellectuelles de son temps et à l'affût des nouveautés pouvant l'intéresser. En font partie notamment les bibliothèques et les cabinets dont la visite commence à s'inscrire dans les pratiques courantes. Les unes et les autres sont souvent liés, ainsi la Bibliothèque des Pasteurs à Neuchâtel. Frêne, qui la visite «en 1757 et 1786, parle avec enthousiasme, dans son *Journal*, des curieux objets exotiques qu'il avait alors admirés: ils retiennent tout autant son attention que les livres», écrit Jean-Luc Rouiller². Sous la conduite du pasteur Pierre Cartier, le lundi 14 mars 1757 en effet, Frêne y voit aussi un bonnet [de] Plume, tel que le porte certains Chefs Indiens de l'Amérique; un Calumet; une peau d'environ huit pieds de long d'un Serpent marin, tué en Asie étant aux prises avec un jeune tigre; une Corne de Rhinoceros; un squelette de la Tête d'un Walrus ou Veau Marin. Item, en fait d'antique, un buste de Marbre blanc, de Grandeur Naturelle, de la Vestale Aquilia Severa qu'Eliogabale épousa et un Hercules nud de bronze d'environ huit pouces et qui doit être tout semblable au Grand Hercules de Farnese³.

Il s'agit de quelques-uns des dons faits en 1735-1736 par Charles Frédéric de Merveilleux, que la légende commence déjà à embellir et, d'autre part, des antiques hérités en 1741 de Jean Frédéric Magnet de Formont⁴.

En septembre 1780, Frêne apprend du pasteur et bibliothécaire David Dardel «que cette Bibliothèque étoit aujourd'hui rendue publique; il y en a depuis peu un catalogue imprimé»⁵. Le mercredi 5 juillet 1786, il a l'occasion d'y revoir, toujours avec son collègue Dardel, «ce que j'avois déjà vu en 1757», mais aussi d'y découvrir une antiquité bien singulière et que je n'avois point encore vue, qui est déposé dans cette Bibliothèque, c'est un instrument en forme du taillant d[une] petite coignée, mais sans trou pour un manche, d'un metal inconnu et verdâtre. Et voici ce qu'un billet qui y est joint porte: «Cet outil a été trouvé le 13 juillet 1753. dans la carrière de Tête-Plumée, entre deux bancs sous 6 pieds de profondeur, par Maître François Louis Borel et deux de ses Ouvriers».⁶

C'est la hache de l'âge du bronze du Musée cantonal d'archéologie qui porte le N° 1 et conserve encore son étiquette d'origine⁷.

Grâce à la notice de Frédéric S. Eigeldinger⁸ complétée par un dépouillement manuscrit d'André Bandelier – en plus de son introduction⁹ –, j'ai pu disposer d'un utile relevé des «visites» de Frêne, qui ne manque jamais de se faire montrer les trésors de ses hôtes – et ils sont fort nombreux à amasser coquillages, pétrifications, médailles, instruments et machines, livres ou estampes pour garnir leur «Cabinet»!

A la différence du pasteur Jean Frédéric Oberlin (1740-1826) au Ban-de-la-Roche, dans les Vosges alsaciennes¹⁰, Frêne, en dehors des estampes, ne semble pas avoir constitué pour sa part une telle collection¹¹, à part quelques «pétrifications [cherchées] dans la Charrière de Reconwillier; nous en trouvâmes plusieurs, dont je garde les plus remarquables.»¹² Tout au contraire, en 1779, il remet à la bibliothèque de Bienne *une Médaille d'Antonin le Pieux, une de Probus et une de Dioclétien, en bronze, et une en argent de Gordien, avec deux ou trois autres plus petites et que je ne connois pas. J'avois ces médailles depuis longtemps, et je ne m'en serois pas défait, si ce n'avoit été pour les placer dans un établissement public et permanent; elles firent bien plaisir à M^r [Friedrich Ludwig] Watt, qui est Bibliothécaire*¹³.

Si les intérêts de Frêne sont multiples, à l'instar de ses contemporains, il est fort attentif à ce qui concerne l'«histoire naturelle» dans tous les règnes, sans négliger pour autant les «Machines» optiques ou mécaniques, ainsi que les globes, monnaies et médailles, presque toujours en relation avec des livres qui, en vérité, retiennent plus particulièrement son attention et méritent les mentions les plus détaillées, notamment le relevé complet du titre des ouvrages¹⁴.

Ainsi, il voit tout ce qu'il y a à voir, des plus célèbres collections particulières (pour en citer quelques-unes, celles des Gagnebin à La Ferrière en 1747 et en 1749, du pasteur Elie Bertrand à Berne en 1759, de Johann Jakob Frey à Bâle en 1765, revue en 1766, de David Bruckner et Nicolaus Bernoulli à Bâle en 1769 puis en 1783, de Schulthess à Hottingen près de Zurich en 1778, de Daniel Sprüngli – autrefois pasteur à Stettlen – près de Berne en 1782, de Ryhiner à Bâle en 1783) aux moins connues (celles de ses collègues Jean-Pierre Exchaquet et Jean Henri Nicolas Moschard à Court et à Bévillard en 1763 et en 1766), sans négliger les fonds publics (ceux de la bibliothèque de Berne en 1763, de Soleure en 1774, de Zurich en 1778 par deux fois), et presque toujours à l'occasion d'un déplacement pour une raison autre.

Se trouvant à Bâle, ce curieux qui, pour citer Frédéric Eigeldinger¹⁵, «partout où il va, [...] porte une attention gourmande aux collections» les plus diverses, se rend le jeudi 17 juillet 1783 chez M. et M^{me} Bernoulli fils, après avoir vu la veille le «Cabinet de Curiosités Naturelles» de M. Ryhiner¹⁶, et il se montre prolixe en l'occurrence.

C'est là où est le fameux Cabinet d'histoire Naturel si connu à Bâle sous le nom de Cabinet Bernoulli et que mon Epouse et moi avions déjà vu en 1769. Il a augmenté dès lors; nous y trouvâmes M^r Bernoulli le Pere, Vieillard octogenaire, mais vigoureux et alerte, qui le montrait à des étrangers; il est encore plus curieux de ces choses que son fils. C'est le Cabinet de Bâle le plus riche en pétrifications, coquillages, insectes et amphibies. J'y vis entr'autres une Piece ronde en forme de Médaillon de 6 pouces de diametre, d'une matiere pierreuse et fort blanche, representant en relief une belle Venus. C'est une pétrification Moderne d'Italie, où il y a un certain ruisseau dont les eaux pétrifient, de maniere qu'en y mettant et laissant quelque tems un moule en creux, il s'y amasse une matiere telle que nous venons de dire, c'est à dire pierreuse et blanche, qui, détachée, représente en relief ce qui se trouvoit en creux dans le modele. J'y ai vu un Zebre empaillé, dont la peau est charmante; un Manequin fait par le Cousin Beckel, représentant en grandeur Naturelle une femme vêtue en Gröenlandoise d'un habit venu de Gröenlande, etc., etc., etc. Enfin, il y a tant de choses à voir dans ce Cabinet Bernoulli qu'à moins d'un séjour de plusieurs jours, l'on peut dire d'un Curieux, obruitur potius quam instruitur, selon l'expression de M^r l'Antistes Merian, qui, ayant diné avec nous chés son beaufrere M^r Merian, étoit aussi venu chés M^r Bernoulli. Il y a aussi dans ce Cabinet quelques Ouvrages de l'Art, entr'autres une Venus nue d'albâtre, haute d'environ 15. pouces, superbe Ouvrage. Je remarque que les nudités en petites statues deviennent fort communes, meme dans les cabinets et les Collections destinées à toute autre chose¹⁷.

M'étant penché depuis plusieurs années sur les antécédents des musées actuels, j'ai plus d'une fois buté sur le statut qu'il convenait d'attribuer à ces précurseurs tantôt rangés parmi les *Kunst- und Wunderkammer*, tantôt qualifiés de *Cabinets de curiosités* ou de *curiosité* au singulier, tantôt nommés aussi *Cabinets d'histoire naturelle*, avant que les Muses ne viennent les prendre sous leur égide.

Sous la première appellation, je mettrais les collections les plus anciennes, encore marquées par le merveilleux moyenâgeux, sorte de microcosme très indifférencié où le bizarre et l'extraordinaire le disputent au rare et au précieux. Avec d'innombrables variantes et différences, les collections du château d'Ambras, près d'Innsbruck, me semblent en représenter un exemple, pour autant que l'état actuel n'en ait pas trop perturbé l'esprit. Y voisinent aussi bien des antiquités romaines que des chefs-d'œuvre tournés en ivoire, de la vaisselle d'or et d'argent, des curiosités exotiques, un des portraits les plus connus de Vlad Țepeș – alias le fameux Dracula – non loin de celui d'humains velus, d'un géant, d'un nain et d'un seigneur encore vivant à l'œil transpercé d'une lance, cependant qu'au sol repose un tronc dans lequel est pris un massacre de cerf!



Grande Rochette [24, avenue de la Gare, Neuchâtel]. Vestibule du premier étage, entièrement peint en trompe-l'œil, probablement de Charles Cocchi, au tout début du XIX^e siècle. Deux armoires à vitrine occupent les angles Sud-Est et Sud-Ouest. L'ambiance n'a été que peu modifiée par rapport à 1952-54 – cf. Jean Courvoisier, 1955, *Monuments d'art et d'histoire, Neuchâtel I, Ville de Neuchâtel*. Bâle: Birkhäuser, p. 404.

Angle SW. L'intérieur de l'armoire est peint en bleu. Les rayons présentent des *naturalia* – surtout des coquillages –, certains probablement d'avant 1795.



Photos: ©Alain Germond, Neuchâtel – 31 mai 2005.



Angle SW. Le soubassement de l'armoire est décoré à l'image du contenu.

Des collections de *naturalia* s'étaient constituées en de nombreux pays dès le XVI^e siècle avec l'illusion de pouvoir dominer la diversité du réel en un espace restreint. Pour citer Patrick Mauriès :

Posséder un monde qui se révélait soudain dans une infinie variété, qui ouvrait sans cesse sur de nouveaux inconnus ; posséder cette frange même d'irrégularité, d'immaîtrisable ; posséder ce qui ne pouvait tenir dans les livres, rentrer dans l'ordre du connu, tel était le ressort des collectionneurs de curiosités. Si les « scientifiques » tendaient, par leurs différents inventaires, à épuiser la multiplicité des choses, à finir une perspective, les collectionneurs tenaient plutôt à la jouissance du singulier, à l'accumulation de raretés, à l'infinie prolifération des merveilles ; ils recherchaient l'asyndète, la juxtaposition, le sertissage, la mise en relief de l'unique¹⁸.

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, de considérables changements d'intérêt et de goût se manifestent – avec le passage insensible des antiques, puis de la physique expérimentale, à l'histoire naturelle¹⁹ qui s'imposera avec une force sans pareille et aura une durable empreinte – mais, surtout, une évolution conceptuelle se fait jour, pour glisser – en jouant un peu sur les mots – des *Curiosités* à la *curiosité*, c'est-à-dire vers une approche « scientifique ». Cette lente métamorphose est difficile à cerner car la seule prise en compte des spécimens qui constituent ces cabinets – pour autant qu'aient subsisté le détail de leur contenu et la disposition précise des éléments – est souvent trompeuse et ne suffit pas à les définir.

Dans la deuxième catégorie, je ferais figurer bon nombre des réalisations qui fleurissent dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et commencent même à foisonner. Toutes les nuances d'une approche conduisant de la séduction du mystère de ce qui nous environne à sa saisie rationnelle y apparaissent ; une systématique envahissante caractérise ce siècle des Lumières, maîtrise intellectuelle que l'afflux des nouvelles découvertes résultant des derniers grands voyages finira par anéantir.

Je prends pour référence le Cabinet de Charles Daniel de Meuron (1738-1806), développé dans le troisième quart du XVIII^e siècle à partir d'un premier fonds remontant sans doute à la première moitié du siècle²⁰, c'est-à-dire un ensemble contemporain de Frêne (1727-1804). Celui-ci ne semble pas l'avoir jamais visité à Saint-Sulpice, au fond du Val-de-Travers, mais il en parle par ouï-dire en date du 2 juillet 1787 déjà, de manière relativement neutre mais non dépourvue d'un petit frisson puisque deux termes ressortent : « curiosités » et « raretés ».

Le 2. Juillet lundi, de bon matin, M^r de Gelieu²¹, ses cinq Pensionnaires, Louis et moi²² nous acheminames contre la Goguelisse ; nous passames par Nods. Chemin faisant, M^r de Gelieu me raconta comment M^r Meuron, originaire de St Sulpi (quoique de Neuchatel), Colonel du Regiment de ce nom au service de la Compagnie Hollandoise des Indes

*Orientales, et en Garnison au Cap de Bonne-Espérance, y avoit fait une fortune très considérable. A l'âge de quelque cinquante ans, il s'est retiré depuis peu chés lui à St Sulpi, où il s'est formé un des plus beaux et un des plus riches Cabinets qu'on puisse voir en curiosités et raretés naturelles et exotiques. Il a envoyé aux Indes son frere cadet, homme marié, qui, pour faire la fortune de sa femme et de ses enfans, a hazardé cette entreprise et est parti sans leur dire adieu*²³.

Ce Cabinet qui, officiellement, est expressément désigné comme «Cabinet d'histoire naturelle», conformément aux intérêts de son propriétaire et à l'engouement de l'époque, comporte un nombre non négligeable d'*artificialia* (soit des objets manufacturés, exotiques comme indigènes, tous inféodés au découpage selon les trois règnes) ainsi que, il est vrai, des bizarreries et des monstruosités.

Le goût de l'étrangeté et de l'anormalité – je renvoie à l'*Encyclopédie* tant de Paris qu'à celle dite d'Yverdon²⁴ – se retrouve même dans les collections à vocation la plus scientifique, telle celle des frères Gagnebin à La Ferrière, dont le désordre est jugé sévèrement. Cette fascination des formes tératologiques perdurera jusqu'au XX^e siècle.

Il convient ainsi de prendre en considération un critère autre pour en juger: celui de l'intention qui préside à la constitution de tels ensembles ou ce à quoi on les destine. Dans le cas particulier, les vocations scientifique (par l'établissement d'un début d'inventaire) et didactique (par l'ouverture au public suivie du don à la communauté aux fins de servir à la connaissance) me semblent suffire à faire pencher la balance du côté du cabinet «sérieux» et justifier pleinement sa désignation de cabinet d'histoire naturelle et non de cabinet de curiosités.

Au XVIII^e siècle, la visite de collections est le «fil rouge» de bien des circuits que de plus en plus d'étrangers, et même de Suisses, parcourent dans notre pays, contribuant à promouvoir le *tourisme* naissant. Sous une forme (pseudo-)épistolaire souvent, plusieurs voyageurs, qui renforcent ainsi un véritable effet de mode, rédigent des ouvrages se fondant sur leur propre expérience ou plagiant impunément d'autres auteurs (au risque d'erreurs sans doute et de grossiers anachronismes en tout cas). Ces publications constituent en quelque sorte des «guides» de voyage avant la lettre, où il est possible de prendre connaissance des ressources offertes en la matière.

Dépassé peut-être – de nombreux inédits ayant depuis lors été portés à la connaissance du public et des chercheurs, en particulier le *Journal* de Frêne qu'il ignore! – mais toujours utile, un inventaire de De Beer répertorie tous les voyages en Suisse dont de nombreux protagonistes au XVIII^e siècle²⁵ inscrivent cabinets et bibliothèques à leur itinéraire et en offrent souvent un aperçu, d'une objectivité certes relative et généralement limité aux pièces frappantes. Aux renseignements sinon aux témoignages qu'ils fournissent s'ajoutent les listes, parfois commentées, de

cabinets d'histoire naturelle figurant en index d'ouvrages spécialisés, telle *La Conchyliologie* d'Antoine Joseph Dezallier d'Argenville²⁶. Il serait intéressant de confronter ces données avec les réactions et commentaires de Frêne. A considérer son inventaire du célèbre cabinet de Daniel Sprüngli au Schlosshalden près de Berne, qu'il visite le jeudi 13 juin 1782²⁷, il a peut-être complété les notations de son *Journal* par quelque emprunt, par exemple – sachant qu'il possédait bien l'allemand et tellement il y a de coïncidences – aux *Briefe aus der Schweiz* de Johann Gerhard Reinhard Andreae dont l'ouvrage²⁸ n'y apparaît pourtant pas, encore que d'autres sources soient possibles tant les droits d'auteur étaient bafoués au XVIII^e siècle.

Or, ce que révèle Frêne dans les impressions qu'il livre, c'est surtout les marques de son insatiable curiosité et de son attrait pour tout ce qui est piquant. Dans toutes ses visites «culturelles», Frêne s'intéresse manifestement à l'anecdotique et à ce qui sollicite plus sa sensibilité que son intellect, se sentant presque frustré de ne pouvoir manipuler les spécimens «que nous vîmes à travers des glaces»²⁹, écrit-il. Les notations sont la plupart du temps sommaires (il relève quelques catégories représentées, leur abondance et si l'ordre y règne) et les détails n'apparaissent guère que s'il s'agit de livres.

S'il faut croire «que la beauté féminine l'obsédait littéralement»³⁰, ne fait-il pas montre d'un certain voyeurisme tant il met d'insistance à relever la nudité des statues ou des gravures? Certes, le nu «était la pierre de touche de l'art de peindre»³¹, mais Frêne en fait état même lorsque cela va de soi: «Parmi le peu d'antiquités Romaines se voit la figure d'une petite Venus d'airain toute nue, trouvée en 1696. à Zurich»³² et jusque là où cela est dissimulé: «Semelé et Jupiter, petit tableau qu'on dit être de Laïresse: Semelé est revêtue d'une chemise d'une finesse extrême et qui laisse très bien voir le nu»³³, pour ne citer qu'un exemple parmi beaucoup d'autres; finalement, c'est la présence du sexe qui attire son regard: «un petit tableau d'une femme toute nue, qui, couchée sur un côté les genoux rapprochés de la tête, laisse voir par derrière sa partie naturelle.»³⁴

Est-il dès lors possible de définir Frêne comme un «touriste culturel»? S'il s'inscrit assurément dans le mouvement naissant du siècle, musées et bibliothèques sont rarement la raison première de ses voyages. Il profite plutôt d'un déplacement, par exemple «étant à Bienne, je vis chez M^r [Samuel] Scholl le Globe Terrestre, le Celeste et la Sphere Copernicienne qu'il avoit nouvellement fait venir de Paris»³⁵, comme il le rapporte. En ce sens donc, il ne saurait être assimilé à ces adeptes, Anglais au premier chef, du «grand tour» ou à leurs imitateurs, tel un Charles Daniel de Meuron. Après une cure en août 1788 à Contrexéville, celui-ci rentre en automne à Saint-Sulpice et réalise un vieux rêve, faire en quarante-deux jours le tour de la Suisse en compa-

gnie de son neveu Ja[c]ques Louis DuPasquier³⁶, écrivant en décembre à son frère Pierre Frédéric: «nous avons vû toutes les Bibliothèques et tous les Cabinets d'histoire naturelle.»³⁷

Les réactions et les commentaires de Frêne me conduisent à ajouter une autre dimension à ma tentative de catégorisation des musées et à me tourner non plus du côté de l'institution mais du côté de celui qui la pratique, c'est-à-dire du côté du visiteur, me souvenant de l'injonction gi-dienne des *Nourritures terrestres*: «Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée.» A reprendre en effet la phrase d'Alexandre Vialatte de 1949 que j'ai mise en exergue, finalement la question se pose de savoir si «Le musée n'est pas dans la vitrine, mais dans la tête du visiteur».

Récemment désigné comme conservateur du Musée J.-J. Rousseau de Môtiers, Roland Kaeher a été pendant 41 ans conservateur adjoint au MEN. Il s'est passionné pour ses origines au XVIII^e siècle (Le mûrier et l'épée). Il poursuit recherches et publications sur les collections.

NOTES

¹ VIALATTE, «L'Anti-musée», p. 46.

² ROUILLER, «Bibliothèque des Pasteurs», p. 5.

³ FRÊNE, /234/, vol. 1, p. 332.

⁴ KAEHR, *Le mûrier et l'épée*, p. 22.

⁵ FRÊNE, /1429/, vol. 3, p. 183-184. ROUILLER, «Bibliothèque des Pasteurs», p. 4, relève que «prévu dès 1746, le premier catalogue imprimé ne sera publié qu'en 1780».

⁶ FRÊNE, /1919/, vol. 3, p. 275-276.

⁷ DEUHLER, *Richesses*, p. 77.

⁸ EIGELDINGER, «Index des œuvres». Notons que les renvois concernant les estampes ne correspondent pas.

⁹ BANDELIER, «Le journal du pasteur Frêne ou les Lumières au village», p. 111.

¹⁰ SCHNEIDER et GEYER, *Jean-Frédéric Oberlin*.

¹¹ Pour BANDELIER, «Le journal du pasteur Frêne ou les Lumières au village», p. 125, «le cabinet» du pasteur n'était pas un cabinet de curiosités, à la manière de celui que le riche DuPeyrou avait songé à acheter au naturaliste Gagnebin. Il s'agissait essentiellement d'une bibliothèque.

¹² FRÊNE, /253/, vol. 1, p. 343.

¹³ FRÊNE, /1284-1285/, vol. 2, p. 441-442.

¹⁴ P. ex. FRÊNE, /154-156/, vol. 1, p. 264-265.

¹⁵ BANDELIER, «Le journal du pasteur Frêne ou les Lumières au village», p. 103.

¹⁶ Le possesseur du premier cabinet est le commerçant Johannes Ryhiner (1728-1790). Les deux autres collectionneurs sont les pharmaciens Nicolaus (1704-1786) et son fils Hieronymus (1745-1829) Bernoulli, que confond DE BEER (éd.), M^{me} ROLAND: *Voyage en Suisse*, 1787, p. 164, note 1, à propos de la visite de M^{me} Roland au début d'août 1787 avec «Johann Bernouilli (1667-1748 [49]), [qui] avait eu pour fils (entre autres) Johann (1710-1790). C'est de celui-ci et de son fils Daniel (1751-1834) qu'il s'agirait ici.»

¹⁷ FRÊNE, /1659-1661/, vol. 3, p. 151.

¹⁸ MAURIÈS, *Coquillages*, p. 18-19.

¹⁹ En dépit du terme, il s'agissait de *description* de la nature, statique, sans composante historique: «La nature n'avait pas d'histoire, mais une physionomie» (BREDEKAMP, *La nostalgie de l'antique*, p. 11).

²⁰ KAEHR, *Le mûrier et l'épée*.

²¹ Jonas de Géliu (1740-1827), son gendre, pasteur à Lignières de 1763 à 1790.

²² Alors qu'il est pasteur à Tavannes depuis 1763, ils sont partis de la «Cure de Lignieres»; le petit Louis est son «Neveu».

²³ FRÊNE, /2067-2068/, vol. 3, p. 345-346.

²⁴ Cet attrait est présent même dans l'*Encyclopédie* de Paris, curieuse tant de la nature dans toutes ses variétés que dans ses «dégradations»: l'arbre de la connaissance présente sous Histoire naturelle une rubrique «Ecart de la nature» comprenant les minéraux, végétaux et animaux «monstrueux». Cette catégorie se retrouve comme Etres «matériels non-uniformes, monstrueux» dans celle d'Yverdon où l'article «Jeux de la Nature, & Monstres» n'occupe pas moins de 15 pages (*ENCYCLOPÉDIE*, t. XXIV, 1773, p. 197-212).

²⁵ Durant les 77 ans d'existence de Frêne, DE BEER, *Travellers in Switzerland*, ne liste pas moins de 550 mentions de voyages distincts.

²⁶ DEZALLIER D'ARGENVILLE, *La Conchyliologie*, I, p. 841-843.

²⁷ FRÊNE, /1515-1518/, vol. 3, p. 90-91.

²⁸ ANDREÆ, *Briefe*, p. 185-188, l'appelle Sprünglin.

²⁹ FRÊNE, /369/, vol. 1, p. 412.

³⁰ BANDELIER, «Le journal du pasteur Frêne ou les Lumières au village», p. 161.

³¹ CLAIR, *De Immundo*, p. 100.

³² FRÊNE, /2007/, vol. 3, p. 319.

³³ FRÊNE, /1370/, vol. 3, p. 17.

³⁴ FRÊNE, /1657/, vol. 3, p. 150-151. En novembre 1748, il avait acheté à Berne des estampes dont «quelques petites pieces licentieuses»: FRÊNE, /140/, vol. 1, p. 256.

³⁵ FRÊNE, /312/, vol. 1, p. 378-379.

³⁶ Fils de Jean Jacques et de Marianne, née Meuron (1762-1830).

³⁷ KAEHR, *Le mûrier et l'épée*, p. 61.